

« La Ville générique est la ville libérée de l'asservissement au centre, débarrassée de la camisole de force de l'identité. La Ville générique rompt avec le cycle destructeur de la dépendance : elle n'est rien d'autre que le reflet des nécessités du moment et des capacités présentes. C'est la ville sans histoire. Suffisamment grande pour abriter tout le monde, accommodante, elle ne demande pas d'entretien. Lorsqu'elle devient trop petite, il lui suffit de s'étendre. Commence-t-elle à vieillir ? elle s'autodétruit, simplement, et se renouvelle. Elle fait ou non de l'effet en chaque endroit. Elle est « superficielle » - comme un studio de Hollywood, elle peut se refaire une nouvelle identité tous les lundis matin. »

Rem Koolhaas¹

À prendre au sérieux ceux qui en parlent le mieux, la ville générique n'a pas de centre, ou ce qui revient au même, un si grand nombre de centres concurrents, provisoires, mouvants, renouvelables, que chaque parcelle du territoire peut légitimement prétendre, pour paraphraser Warhol, à « *un quart d'heure de centralité* ». Les promoteurs de cette extraordinaire libération ne mentionnent qu'en passant ce qui reste des centres anciens :

« Toute Ville générique a son Quartier-Alibi, où sont préservées quelques reliques du passé : en général, un vieux train, un tramway ou un autobus à impériale le parcourt en agitant d'inquiétantes cloches - version locale du vaisseau fantôme où se traîne le Hollandais volant. Les cabines téléphoniques sont peintes en rouge et importées de Londres, ou ornées de petits toits en pagode. Le Quartier-Alibi (qui s'appellera aussi Remords, Rive quelque chose, Trop tard, 42e Rue, le Village, ou même le Sous-Sol) est un mythe savamment élaboré : il célèbre le passé comme seul peut le faire ce qui a été conçu de fraîche date. C'est une machine. »

Rem Koolhaas²

Brillant et incisif, le propos apparaît pourtant comme un rapetassage *ad hoc* de la théorie générique, qui n'explique pas pourquoi il y a encore de vieux tramways, qui parcourent les vieux centres du vieux monde, alors que *théoriquement*, tout ce fatras devrait être (auto)détruit.

De fait, cette démolition fut tentée. Le vingtième siècle a vu croître, entre ville et campagne, un « *tiers-territoire* » qui regroupait l'essentiel de l'économie et de l'habitat, qui se dégageait des vieilles dépendances, tandis que les centres anciens étaient dépouillés de leurs privilèges. Dans la deuxième moitié du vingtième siècle, les villes traditionnelles ont été partiellement abandonnées, laissées en déshérence, comme un héritage trop lourdement hypothéqué, ou livrés sans procès aux pelles mécaniques. Mais deux phénomènes ont sérieusement entravé cette disparition annoncée.

D'une part, certains patrimoines résistent à la disparition pure et simple. On peut dénoncer un héritage privé, on peut liquider une société anonyme, on peut mettre au clou une machine obsolète, on peut stocker des fûts radioactifs. Il est moins facile de dynamiter un centre historique, ou de l'ensevelir sous les sables, au moins en temps de paix. Il faut composer avec son existence, fut-elle aux marges des territoires nouveaux. D'un strict point de vue comptable, la ville traditionnelle demeure comme une charge fixe dont on doit – contre mauvaise fortune bon cœur – espérer certains bénéfices dérivés.

D'autre part, certains patrimoines obsolètes se révèlent précieux, même aux yeux de ceux qui n'en ont plus l'usage quotidien. Certaines affaires se font encore au centre, contre toute logique, et certaines soirées, certaines visites, certaines promenades. Contre toute attente, la dépouille attire encore. C'est peut-être « un mythe savamment élaboré », la nostalgie n'y est peut-être pas pour rien, mais elle n'apparaît pas aux premiers plans des rues piétonnes, où chacun vaque à ses occupations, sans la gêne qui conviendrait à l'approche des ruines et des cadavres. Les vivants paraissent avoir librement choisi d'être là...

¹ Rem Koolhaas, Guide, 1994, Traduit par Catherine Collet, in *Mutations*, Actar, Bordeaux, 2000

² Idem

Alors, il faut croire ce que veut taire la théorie générique : le « *quart d'heure de centralité* » promis à toutes les périphéries ne se substitue pas entièrement au plaisir d'être « à un *quart d'heure du centre* ».

Dans un monde où les tissus pavillonnaires et résidentiels, les zones commerciales et d'activités, regroupent l'essentiel des hommes et des biens, les fonctions des centres historiques sont changées. Ils ne peuvent plus prétendre à aucune exclusivité de droit. Ils sont de fait en concurrence directe avec les « *pôles* » d'activités, d'échanges et de décisions, avec les « *centres* » commerciaux et de loisirs. Cette concurrence se joue aussi entre deux acceptations du terme : le « *centre* » peut-être, aussi bien, le lieu où les individus se regroupent en grand nombre, et l'origine d'un système de coordonnées qui permet de situer les individus. De plus en plus souvent, ces fonctions sont dissociées. Les centres de hautes densités se déplacent, apparaissent et disparaissent au grès des circonstances, en n'importe quels points du réseau autoroutier, perçu comme une suite d'instructions séquentielles : tout droit ; moins vite ; à gauche ; à droite... En revanche, les centres originels permettent de se situer d'autant mieux qu'ils sont immuables, déliés du temps subjectif, enserrés dans une géométrie euclidienne qui ordonne les alentours. À vrai dire, n'importe quel quartier régulièrement tramé, d'où partiraient quelques larges avenues, pourrait servir de centre originel. Mais comme la plupart des quartiers nouveaux sont construits en impasses, en poches, en radicales, raccordées à un réseau routier en plat de nouilles, ce sont les vieilles villes qui s'y collent. Elles ne dictent plus leur loi, mais proposent à tous un Système d'Informations Géographiques et Humaines (SIGH...), qui permet au visiteur de prétendre qu'il est allé quelque part – à *Marseille plutôt que « dans l'agglomération marseillaise »*, par exemple – et à l'indigène de croire qu'il est de quelque part.

C'est un bien petit rôle qu'on assigne aux centres historiques, très différent de ceux qu'ont joué les centres métropolitains. Mais c'est un joli petit rôle, qui renoue avec l'importance toute relative que pouvait avoir la ville aux yeux d'un paysan qui y venait deux fois l'an. Pour le meilleur et pour le pire, la fin des privilèges en droit n'a pas signifié le terme des avantages en nature. Les vieilles pierres et leurs habitants survivent, assez bien, comme des seigneurs déchus.

Rien n'avait, avant la révolution, préparé la noblesse française à la gestion touristique des relais et châteaux. Rien n'a, aujourd'hui, préparé les citadins au rôle de Vendeur Représentant Placier d'un art de vivre urbain, en concurrence avec d'autres. Leurs premières résistances au tiers-territoire fut à la manière du Guépard : « *tout changer pour que rien ne change* »³ ; considérer les nouveaux venus comme une forme renouvelée du banlieusard, toujours mineur, toujours subordonné aux rapports immuables entre ville et campagne. Les faits nouveaux s'imposent dans un deuxième temps : le tiers-territoire, effectivement dominant, est le client effectivement solvable de la ville historique, qui se nourrit, un peu, de ses fabuleux excédents.

Mon métier est d'apprêter les centres historiques à leur nouvel état.
J'en montrerai quelques beaux exemples.

Conférence, *Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme*, 2004

³ Luchino Visconti, emprunté à Tomasi di Lampedusa